

« Pour une écologie des lignes et des tissages », en collaboration avec Saskia Walentowitz,
Revue des Livres, n° 4, mars 2012, p. 28-39.

Pour une écologie des lignes et des tissages

A propos de **Tim Ingold**, *Une brève histoire des lignes* (2007), trad. Sophie Renaud,
Bruxelles, Zones Sensibles, 2011

Tim Ingold, *The Perception of the Environment. Essays on Livelihood,
Dwelling and Skill*, London, Routledge, 2000 (rééd. 2011)

Tim Ingold, *Being Alive. Essays on Movement, Knowledge and
Description*, London, Routledge, 2011

Chapô

Prendre un TGV, tracer un trait de plume, connecter deux points, scier une planche, tricoter, respirer : nous faisons tous ces gestes sans y penser. Tout change dès lors qu'on a lu les ouvrages de l'anthropologue britannique Tim Ingold. Reconnaître un monde de lignes, de textures, de cheminements, d'habiletés et d'habitation, là où l'on ne voyait que des objets, des connexions, des moyens de transport et de production : voilà ce qu'il nous faut apprendre au plus vite. La révolution écologique passe par la découverte de cette nouvelle anthropologie.

Par Yves Citton & Saskia Walentowitz

Article

Tim Ingold n'est encore connu, de ce côté-ci de la Manche et de l'Atlantique, que parmi les cercles étroits des lecteurs de la « nouvelle anthropologie ». Comme Bruno Latour, Philippe Descola, Alfred Gell ou Eduardo Viveiros de Castro, il écrit pourtant des livres dont l'importance fait implorer tout cadre disciplinaire préexistant. Les questions que pose ce professeur d'anthropologie sociale à l'université d'Aberdeen sont au cœur de tous nos problèmes sociaux et politiques. Qu'est-ce qu'habiter un lieu ? Qu'est-ce que produire quelque chose ? Pourquoi notre monde ne se réduit-il pas à des « réseaux » ? De quelles amputations se paie notre vie technologisée ? Tim Ingold sait surtout traduire ces questions abstraites en des termes immédiatement identifiables pour chacun de nous : qu'est-ce que marcher ? Qu'est-ce qu'une ligne ? Qu'est-ce que le ciel ? Qu'est-ce que scier une planche ou tisser un panier ?

Une brève histoire des lignes, ouvrage de 2007 salué par de nombreux prix et dont la traduction française assurée par Sophie Renaud vient de paraître chez Zones sensibles, repose sur une idée apparemment bizarre, fortement dépayssante mais proprement révolutionnaire : nous avons l'habitude de penser que nous occupons des « places » dans un « espace », que nous sommes entourés d'« objets » et que les connaissances « utiles » sont celles qui nous permettent de prendre l'altitude du « surplomb ». Tout cela, qui nous a été inculqué par la modernisation de nos formes de vie collectives, nous a toutefois fait perdre de vue ce dont se trament concrètement nos existences. Pour mieux habiter notre monde, il faut apprendre à redevenir des « itinérants » (*wayfarers*) et à percevoir notre monde comme constitué de lignes.

Un monde de lignes

Un monde de lignes se compose d'au moins cinq types d'entités. Les *traces* sont « des marques durables laissées dans ou sur une surface solide par un mouvement continu ». Il y a des traces additives (écrire à l'encre sur du papier), des traces soustractives (graver son nom au couteau dans un tronc d'arbre), des traces laissées par un passage continu (sur un chemin), par un pliage unique (sur du papier) ou récurrent (les lignes de la main). On parlera de *fil* pour désigner « un filament d'un certain type, qui peut être entrelacé avec d'autres fils ou suspendu entre des points dans un espace à trois dimensions » ; contrairement aux traces, les fils « ne s'inscrivent pas *sur* des surfaces »¹.

La nature est pleine de fils (branches, racines, rhizomes, mycéliums, nerfs) ; le monde humain aussi (cordes, câbles, circuits intégrés, mais aussi veines, nerfs, pilosité). Ces lignes peuvent revenir sur elles-mêmes pour former des *nœuds* (nœuds routiers, nœuds de cordes des marins, nœuds des brodeurs). Plusieurs fils peuvent s'intriquer pour former des *maillages* (*meshworks*), formant les tissus dont sont constitués les organes de notre corps, les paniers en osier ou les vêtements que nous portons.

Ces textures sont un lieu de passage réciproque entre le monde des traces et celui des fils : en effet, une *surface*, nécessaire au marquage (soustractif ou additif) d'une trace, n'est souvent elle-même qu'une texture composée par l'intrication de multiples fils. Les surfaces tendent à se dissoudre lorsqu'on les appréhende comme tissées de fils ; à l'inverse, leur réalité de maillage s'efface lorsqu'on les traite comme des surfaces.

Renverser l'inversion de l'environnementalisme

Que gagne-t-on à redécrire notre monde à travers le vocabulaire des lignes ? *Une conscience écologique*. C'est ce qu'explorent les deux autres livres les plus récents de Tim Ingold, *The Perception of the Environment* (2000) et *Being Alive* (2011), dont un compendium sortira en traduction française chez Zones sensibles en 2013.

On savait depuis Arne Naess que ceux qui cherchent à protéger l'« environnement » n'ont pas compris le premier enjeu de la transformation radicale qu'apporte l'écologie à nos modes de penser². Parler d'« environnement » implique en effet que nous existons (comme organismes, comme individus) au sein d'un environnement qui se contenterait de nous « entourer » ; nous sommes dedans, il est notre extérieur ; nous sommes en lui comme le jaune est dans l'œuf, dans un rapport de contenu à contenant. Arne Naess nous invitait à substituer une pensée relationnelle au modèle du contenu/contenant. Nous ne vivons pas « dans » un certain environnement : *nous sommes un ensemble de relations*, qui nous constituent *en même temps* qu'elles constituent notre environnement.

Avec son vocabulaire de lignes – ainsi qu'avec les dessins qu'il multiplie dans son livre pour imager son propos – Tim Ingold décrit cette relationalité de façon beaucoup plus concrète, intuitive et éclairante. Il dénonce au plus profond de notre tradition culturelle une *logique de l'inversion* qui a situé à l'intérieur d'organismes séparés de leur environnement ce qui émanait des relations tissées au sein de cet environnement. La modernité nous a conditionnés à penser en termes de dedans et de dehors, d'espaces à isoler puis à connecter, de lieux à occuper et d'objets techniques à produire. Individus, maisons, nations : nous concevons les êtres comme limités par des membranes séparant un intérieur d'un extérieur. C'est seulement dans un second temps que nous envisageons (parfois) de reconnecter un être avec tel ou tel aspect particulier de son « environnement ». D'abord, je trace un cercle, puis je le dote de certaines connexions : telle est la logique de l'inversion pratiquée par les modernes, qui demeure intacte dans la plupart des discours environnementalistes (figure 1).

¹ Tim Ingold, *Une brève histoire des lignes* (2007), trad. Sophie Renaud, Paris, Zones Sensibles, 2011, p. 60.

² Arne Naess, *Écologie, communauté et styles de vie* (1976), Paris, Éditions MF, 2008.

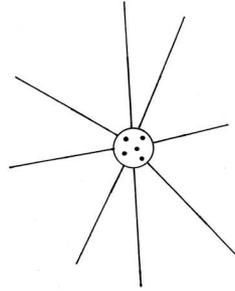


Figure 1

Comment nous déplaçons-nous dans un tel « environnement » ? En nous « transportant » d'un « lieu » à l'autre à travers un « espace » postulé vide, ou du moins sans intérêt. Ce qui compte, c'est le point de départ, où nous sommes, et le lieu d'arrivée, où nous voulons arriver (en circulant le plus vite possible, puisqu'il n'y a rien à voir entre les deux) (figure 2). Pour nous faciliter la tâche, nous inventons des objets techniques – une voiture, un TGV, un avion, mais aussi un téléphone, si possible portable pour nous détacher complètement de tout lieu concret. Et nous nous empressons de considérer ces divers gadgets comme autant d'« objets » que nous avons « produits », en leur donnant une existence autonome, hors-sol, séparée de nous et de leur environnement.

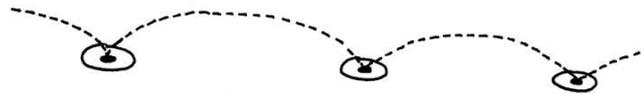


Figure 2

Confrontés à l'évidence qu'un TGV sans rails, un avion sans équipe de maintenance ou un téléphone sans interlocuteurs potentiels ne sont en fait pas si autonomes que cela, on réinvente après coup la notion de « réseau », en affirmant haut et fort que ces objets ne valent finalement que ce que valent leurs « connexions ». Ou alors on dira qu'il faut « protéger notre environnement » et « économiser l'énergie », parce que nos voitures ont besoin d'essence et nos poumons d'oxygène.

Le tissage du monde

Ce sont toutes ces (fausses) évidences que nous invite à critiquer Tim Ingold, pour qui « l'écologie est l'étude de la vie des lignes » (*Lignes*, 136). On renversera l'inversion des modernes en traçant, non pas des cercles membraniques isolant un lieu ou un être, mais des trajets, des itinéraires (*wayfaring*). Il est plus éclairant de concevoir les êtres comme des nœuds plutôt que comme des cellules. Mon corps est constitué par le nouage infiniment intriqué des flux qui y circulent : air, eau, sang, humeurs, calories, vitamines, hormones. Mon esprit, de même, n'est rien d'autre que ce que trament en moi et à travers moi les lignes que je lis dans un livre, les bandes d'annonce que je vois au cinéma, les flux de parole qui me viennent de mes proches ou de mes transistors. Il n'y a pas un *moi* « dans » un environnement ; il y a des trajets multiples qui se nouent « en » moi pour me donner mon existence propre. Je ressemble davantage à un nœud qu'à une cellule connectée au réseau d'autres cellules (figure 3).

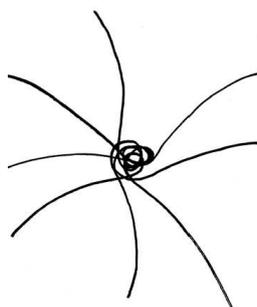


Figure 3

Même si de tels nœuds ont une certaine stabilité, ils ne restent vivants qu'à se renouveler sans cesse. C'est ce traçage et ce tissage incessants qui assurent notre vie. « La relation n'est pas *entre* une chose et une autre – entre l'organisme « ici » et l'environnement « là-bas ». Il s'agit d'un traçage *le long duquel* la vie est vécue. [...] Chaque traçage constitue un fil dans un tissu de trajectoires qui trament ensemble la texture du monde vivant ». L'environnement n'est plus simplement « ce qui entoure l'organisme », mais « *un domaine d'enchevêtrement [a domain of entanglement]*. C'est à l'intérieur d'un tel enchevêtrement de trajectoires entrelacées, constamment étirées par ici et ravaudées par là, que les êtres se développent et poussent le long des lignes de leurs relations. Cet enchevêtrement est la texture du monde »³.

Trois types de mouvements

Il n'est sans doute pas indifférent que le « terrain » sur lequel l'anthropologue a basé ses premières observations ait été celui des peuples du grand Nord, et que toute sa pensée conduite à nous faire sentir ce que les modernes ont perdu en abandonnant la vie des chasseurs-cueilleurs. Ceux qui vivent dans le blanc ou la nuit des pôles perçoivent l'existence des rares êtres qui partagent leur territoire (proies, prédateurs, voyageurs) à travers les lignes qu'ils laissent sur la neige. « Chez les Inuits, il suffit qu'une personne se mette en mouvement pour qu'elle devienne une ligne »⁴. L'habitation d'un lieu (par un être, par une communauté) apparaît de la façon la plus évidente comme un ensemble de traces qui convergent pour se nouer autour d'un igloo ou d'un trou dans la glace (figure 4).



Figure 4

L'étonnant chapitre trois d'*Une brève histoire des lignes* propose une catégorisation redoutablement efficace de trois types de mouvements : longer (*along*), traverser (*across*), surplomber pour connecter (*up*). Passons-les rapidement en revue.

1) En tant qu'*itinérant (wayfarer)*, le chasseur-cueilleur se déplace en forêt en restant constamment attentif à ce qui l'entoure. Son mouvement ne consiste pas à aller d'un point A à un point B prédéterminé (à travers un espace indéterminé), mais à suivre les lignes et les traces qu'il découvre sur son chemin au fil de son cheminement (*along*). Le comportement de l'itinérant repose sur « l'appariement de la perception et de l'action » : son mouvement est fondé sur l'attention qu'il porte au chemin le long duquel il avance. Qu'il repère la trace fraîche d'une proie possible, et le voilà qui s'enfonce dans la forêt ; qu'il entende un cri provenant de la direction inverse, le voilà qui rebrousse chemin.

³ Tim Ingold, *Being Alive. Essays on Movement, Knowledge and Description*, London, Routledge, 2011, p. 70-71.

⁴ Ingold, *Lignes*, p. 100.

2) Tel n'est pas le cas du passager d'un TGV, qui peut dormir, lire un livre, regarder un film ou rêvasser, sans prêter la moindre attention aux vaches qui regardent son train passer. Ce qui compte pour lui, c'est d'aller aussi vite que possible de Paris à Berne, à travers (*across*) des campagnes qui ne l'intéressent en rien. « Ce qui fait la spécificité du *transport* n'est donc pas le recours à des moyens mécaniques ; il s'illustre plutôt par la dissolution du lien intime qui, dans le trajet (*wayfaring*), associe la locomotion et la perception »⁵.

3) Grâce aux inventions des frères Montgolfier et de la NASA, grâce aux photographies de Yann Artus Bertrand, mais aussi grâce à tout le travail de cartographie accompli par la modernité, nous avons également appris à transporter nos regards vers le haut (*up*). Des premières mappemondes à Google Earth, un mouvement d'*élévation* physique ou intellectuel – bien analysé par Peter Sloterdijk⁶ – nous a habitués à valoriser *un regard surplombant*, qui distingue des points privilégiés sur le plancher des vaches et qui s'efforce de les relier par des connexions topologiques ou causales (routes, réseaux, structures, modèles explicatifs).

La Terre vue du ciel

Parmi ses nombreuses implications, la distinction de ces trois types de mouvements permet de mieux comprendre les limites de l'environnementalisme dominant – qui reste presque complètement inféodé aux impératifs du transport et à la vision en surplomb. La majorité des discours écologistes cherchent plutôt à alimenter les TGV par des éoliennes qu'à questionner la dissociation entre locomotion et perception. La conscience environnementaliste repose largement sur un effort – légitime et indispensable – pour voir les « choses de haut » : elle exige avec raison de lever le nez au-dessus de nos petits besoins personnels ou désirs consuméristes pour envisager leurs implications globales et à long terme. Cette « écologie vue du ciel » – dont témoigne de façon caricaturale le double succès populaire du film *Home* de Yann Artus Bertrand et de l'émission *Le dessous des cartes* de Jean-Christophe Victor – nous fait voir notre monde comme une somme plane de lieux, de paysages, d'espaces (plus ou moins densément occupés), de statistiques, de causalités réciproques et de tendances contradictoires qui coexistent ou s'entrechoquent à la surface de la planète.

En montrant l'emprise du transport et du surplomb sur nos discours environnementalistes, Tim Ingold fait apparaître que « la notion d'un environnement global, loin de marquer la réintégration de l'humanité dans le monde, signale au contraire la culmination d'un processus de séparation »⁷. « Quand les scientifiques parlent d'*environnement global*, ils ont en tête un monde que nous, humains, avons nous-même cerné ». Par une autre forme d'inversion, ce n'est plus le monde qui nous entoure, nous ne vivons plus dans l'enchevêtrement de son environnement : c'est nous qui en faisons quotidiennement le tour par nos voyages, nos cartes et nos satellites. « Projetés sur sa surface extérieure, nous en sommes devenus les ex-habitants plutôt que les habitants (*inhabitants*) »⁸.

En même temps qu'elle doit évidemment s'appuyer sur les chiffres inquiétants qu'avancent les scientifiques pour prévoir (et si possible prévenir) les menaces globales pesant sur notre environnement, l'écologie doit se rappeler que « le *local* n'est pas une perception plus limitée ou plus étroitement conçue que le *global* : le local consiste en un mode de perception radicalement différent, basé sur l'engagement participatif, perceptuel et pratique avec ce qui compose un monde que l'on habite, plutôt que sur l'observation détachée et désintéressée d'un monde que l'on se contenterait d'occuper »⁹.

⁵ Ingold, *Lignes*, p. 105.

⁶ Peter Sloterdijk, *Globes. Sphères II*, Paris, Maren Sell, 2010 et *Écumes. Sphères III*, Paris, Maren Sell, 2005.

⁷ Tim Ingold, *The Perception of the Environment. Essays on Livelihood, Dwelling and Skill*, London, Routledge, 2000 (rééd. 2011), p. 208.

⁸ Ingold, *Being Alive*, p. 96.

⁹ Ingold, *Perception*, p. 216.

Pour une écologie du médium et de la météo

Pour guérir ses étudiants des habitudes déformantes du regard en surplomb, qui globalise et aplatit notre conscience environnementale, le docteur Ingold les emmène à la plage par une journée d'orage et leur demande de décrire la ligne séparant la terre du ciel. La déconstruction de cette ligne (imaginaire) leur permet de prendre conscience du *médium* dont l'enchevêtrement nous fait vivre. Ils sont ainsi conduits à reconnaître que « le sol sur lequel nous reposons n'est pas une plateforme de support où sont disposées des choses, mais constitue une zone de processus formateurs et transformateurs agencés par l'entrejeu du vent, de l'eau et de la pierre, au sein d'un champ de forces cosmiques se manifestant entre autres par les marées ». On découvre ainsi « un monde en mouvement, en flux et en devenirs, un monde d'océan et de ciel, *un monde-météorologique (a weather-world)* »¹⁰.

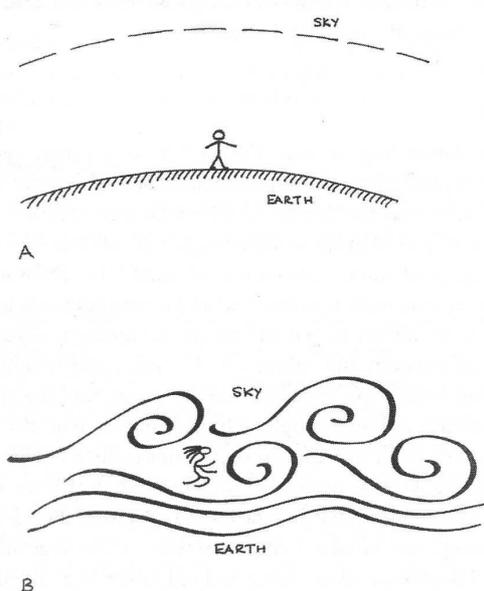


Figure 5

En substituant l'in-habitant du monde-météorologique (figure 5b) à l'ex-habitant du globe terrestre (figure 5a), cette écologie-là propose une perspective réellement renversante : au lieu d'observer la Terre vue du ciel, elle nous resitue dans un ciel vu de la Terre. Cela est bien entendu crucial pour rendre compte de notre rapport au « climat », dont la (re)découverte récente est clairement marquée du sceau d'un retour du refoulé. Qu'est-ce que se préoccuper du climat, sinon réaliser (enfin) que nous sommes « immergés dans les mouvements incessants du vent et de la météo, en une zone où substances et médiums se réunissent dans la constitution d'êtres qui, à travers leur activité, participent au tissage des textures du monde »¹¹ ?

Occuper n'est pas habiter

Les textures de notre monde ne constituent pas un « donné » environnemental, mais un ouvrage toujours en train de se faire (et toujours exposé au risque de se défaire). Alors que les modernes conçoivent leur rapport à l'espace sur le mode du *transport* (entre un point de départ et un point d'arrivée) et de l'*occupation* (par le contrôle de l'espace intra-

¹⁰ Ingold, *Being Alive*, p. 131.

¹¹ Ingold, *Being Alive*, p. 212.

membranique), les peuples de pêcheurs-chasseurs-cueilleurs, en résonance intime avec les pensées « animistes », nous rappellent que « les êtres ne se contentent pas d'occuper le monde, mais qu'ils l'*habitent*, et que ce faisant – en tramant leurs propres cheminements le long de son maillage – ils contribuent à son tissage incessant et toujours renouvelé »¹².

Tim Ingold nous fait comprendre que l'habitation n'est pas tant une affaire de place ou d'espace que de frayage. Comme l'araignée, comme les peuples des contrées enneigées, nous faisons notre environnement (physique et mental, individuel et collectif) au fil des sentiers que nous y frayons, selon les lignes d'inspirations que nos différents médias tracent constamment en nous.

À la manière des colonies d'hier ou des centres-commerciaux d'aujourd'hui, les modernes ont pris l'habitude d'*occuper* des lieux abstraitement encadrés, d'y *construire* des structures préfabriquées, et de s'y *transporter* aussi vite que possible (non sans pester contre les bouchons qui encombrent l'approche des parkings d'Ikea). Même ceux qui résistent aux excès les plus délirants de la modernité se font forts d'« occuper » Wall Street, La Défense ou la Plaza del Sol.

C'est cette perspective de l'occupant-constructeur-transporteur que Tim Ingold nous invite à renverser en nous rappelant la façon dont les chasseurs-cueilleurs – ceux qui habitent au loin, mais aussi ceux qui survivent en chacun de nous – *habitent* leur territoire en *le tramant par leurs cheminements*. La vraie force des mouvements récents n'est pas tant d'« occuper » tel ou tel lieu que d'y tramer des cheminements et des piétinements motivés par un réel désir d'habitation (tisser du lien social, *reclaim the street*, prendre soin du devenir des déchets, etc.). Si nous avons tellement « pollué notre environnement », c'est que nos modes de vie ont fait de nous des occupants, en nous désapprenant à être des in-habitants : « ce qui rend sans doute la situation des hommes dans les sociétés métropolitaines si difficiles aujourd'hui, c'est d'être obligés d'habiter dans un environnement qui a été prévu et expressément construit pour les besoins de l'occupation »¹³.

Tramer n'est pas construire

De nombreuses pages des livres de Tim Ingold sont consacrées à l'opposition entre la perspective de l'*habiter* (*dwelling*) et celle du *construire* (*building*), qui se superpose en partie avec l'opposition entre *tramer* (*weaving*) et *produire* (*making*). Alors que la construction et la production sont essentiellement transitives – on fait quelque chose de précis et d'isolable –, habiter et tramer sont plutôt des activités *intransitives*, sans objet aisément identifiable. Elles relèvent de « l'immersion des êtres dans les courants de leur monde vital (*lifeworld*), sans lesquels des activités telles que le design, la construction ou l'occupation ne pourraient pas avoir lieu »¹⁴. Elles ont en commun de « traiter la forme comme *émergente* du sein des processus vitaux », plutôt que comme imposée de haut par une réflexion ou une décision antérieures.

On comprendra mieux les enjeux de ces distinctions à partir d'un exemple frappant qu'analyse Tim Ingold dans un chapitre de *The Perception of the Environment*. En observant de près comment des femmes du peuple Telefol de Nouvelle Guinée tissent leurs sacs de corde, et en comparant cette activité avec la façon dont l'oiseau dénommé tisserin bâtit son nid, l'anthropologue nous conduit à rejeter trois oppositions classiques, qui structurent non seulement la discipline anthropologique mais toute notre vision du monde – celles que nous faisons entre culture et nature, entre l'acquis et l'inné, entre la forme et la matière.

Le tissage des sacs et des nids paraît émerger au point de rencontre entre certains matériaux porteurs de propriétés particulières, de certaines capacités physiques déterminées et

¹² Ingold, *Being Alive*, p. 71.

¹³ Ingold, *Lignes*, p. 135.

¹⁴ Ingold, *Being Alive*, p. 10.

de certains gestes incorporés à force de tâtonnements imitatifs et de répétitions. On est au-delà de l'opposition entre nature et culture, puisque l'activité semble émerger et répondre à la même logique chez les tisserands humains et chez les tisserins animaux. On est entre l'inné et l'acquis puisque le tissage semble se manifester chez tous les individus immergés dans un même environnement, mais être inhibé par l'absence de tel élément déclencheur ou accompagnateur au sein de cet environnement. On est à mille lieues d'une forme (préconçue) imposée à une matière inerte parce que, dans les deux cas du sac humain et du nid animal, « c'est la figure propre (*pattern*) du mouvement régulier, et non pas quelque dessein/design préexistant, qui génère la forme. Et la fluidité et la dextérité de ce mouvement relèvent d'habiletés (*skills*) qui sont incorporées dans le *modus operandi* de l'organisme – de l'oiseau ou de l'humain – à travers la pratique et l'expérience développées au sein d'un environnement »¹⁵.

Le tissage des paniers, des sacs, des tissus ou des nids devient alors pour Tim Ingold non seulement une métaphore efficace, mais un véritable modèle conceptuel pour recentrer l'écologie autour de « l'étude de la vie des lignes ».

Pour une écologie des habiletés

Ce n'est nullement rabaisser les femmes du peuple Telefol que de les comparer à des oiseaux, ou de considérer que leur tissage est « intransitif » (ce qui peut l'assimiler à une activité « végétative »). Toutes nos activités les plus valorisées et les plus valorisantes ne sont-elles pas partiellement du même ordre ? Pourquoi et comment fait-on de la musique ? des livres ? des repas ? des fêtes ? Pour en tirer des profits divers, et avec le plus souvent un plan préconçu derrière la tête, bien entendu, ce qui est sans doute également le cas des tisseuses Telefol. Mais en deçà et au-delà de tels plans d'action et de tels projets de construction, n'est-ce pas du *geste* même – intransitif – de tramer une mélodie, un chapitre, un repas, un pas de danse, que nous tirons les gratifications les plus grandes de nos activités ? Et ne serait-ce pas une tendance particulièrement mutilante de la modernité capitaliste, dynamisée par la logique de l'industrialisation, que d'instrumentaliser nos gestes les plus chers – en les transitivant systématiquement sous la pression de l'échange marchand ?

Et dans l'apprentissage et dans la valorisation des mouvements par lesquels nous tramons notre existence, c'est à une écologie des gestes que nous invite ici Tim Ingold, en mettant au cœur de son anthropologie la notion difficilement traduisible de *skill* (habileté, savoir-faire). Il la définit à travers quatre dimensions principales : « Premièrement, l'intentionnalité et la fonctionnalité sont immanentes dans la pratique elle-même, plutôt que d'être des propriétés préalablement déterminées par un agent et par un instrument ». Cela désigne l'intransitivité évoquée plus haut : l'habileté émane du geste lui-même, plutôt que d'un dessein extérieur qu'il suffirait d'exécuter, ou d'une machine qu'il suffirait d'enclencher.

« Deuxièmement, l'habileté n'est pas un attribut du corps individuel pris isolément, mais de l'ensemble du système de relations constitué par la présence de l'artisan dans son environnement ». L'habileté émerge de la rencontre entre les propriétés particulières de certains corps, matériaux, média. Là où nos habitudes individualisantes nous font voir un artisan imposant une forme sur une matière, il nous faut apprendre à reconnaître une activité émanant d'un enchevêtrement de lignes : celles que trace l'agent humain, bien entendu, mais aussi celles qu'il s'efforce de suivre et d'épouser au sein du matériau, celles qui orientent et rythment ses pratiques au sein d'un environnement qui met plus ou moins de pression sur l'accomplissement de sa tâche.

« Troisièmement, bien davantage que de représenter la simple application d'une force mécanique, l'habileté implique des qualités d'attention et de soin (*care*), de jugement et de

¹⁵ Ingold, *Perception*, p. 360.

dextérité »¹⁶. En analysant méticuleusement la façon dont notre corps (ré)agit à la scie et au bois lorsque nous coupons une planche à la main, Tim Ingold met en lumière « (i) la qualité processuelle de l'utilisation des outils, (ii) la synergie qui doit s'instaurer entre l'ouvrier, l'outil et le matériau et (iii) l'appariement de la perception et de l'action » qui doit accompagner l'ensemble du processus¹⁷.

« Quatrièmement, ce n'est pas par la transmission de formules explicites que les habiletés sont transmises de génération en génération, mais à travers une expérience pratique par laquelle nous mettons la main à la pâte (*hands-on*) »¹⁸. Au *care* de l'amateur doit se joindre le toucher ineffable de l'artisan. C'est à travers la transmission de ces connaissances tacites, par la répétition de gestes en quête permanente d'ajustements et de raffinements que se développent les *skills*.

La nécessité du geste improvisateur

Dès lors qu'on reconnaît qu'il y a au moins autant d'habiletés pratiques à développer dans les activités intellectuelles que dans les activités manuelles, on mesure l'importance d'une telle écologie des habiletés. Tout un enseignement (« républicain ») se targue de dresser les élèves à imposer une forme préconçue (le plan en trois parties) sur une matière censée vierge de toute ligne propre. Quiconque a enseigné ou pratiqué la dissertation sait pourtant que « l'habileté opératoire ne sert pas à exécuter un design préexistant, mais à engendrer les formes des artefacts au fil même de l'action »¹⁹.

À travers quelques interventions explicites dans les politiques universitaires actuelles, l'anthropologue dénonce avec force « la prostitution du travail de recherche devant les idoles jumelles de l'innovation et de la compétitivité, qui réduisent de nobles traditions de savoir à des logiques de marketing »²⁰. Les habiletés propres à la recherche – manuelle comme intellectuelle – demandent une temporalité, un toucher et un soin qu'écrase le double étai de la standardisation bureaucratique et de la pression compétitive.

C'est moins à des pratiques de résistance qu'à des résistances par les pratiques que nous invite l'écologie des lignes et des tissages : « l'essence de l'habileté repose sur la capacité improvisatrice grâce à laquelle les praticiens parviennent à désassembler les constructions de la technologie, et à en réincorporer les pièces dans leurs propres trajectoires de vie. C'est en cela que réside la puissance de la vie à résister aux impositions des régimes de commande et de contrôle qui tentent de réduire les agents humains à ce que Karl Marx a appelé les « appendices vivants » de mécanismes sans vie »²¹.

L'analyse des mouvements

Pour illustrer la nature de ce geste improvisateur, Tim Ingold résume en trois petits dessins tout ce qui a fait à la fois la merveilleuse puissance et la terrible pauvreté de notre modernité. Il emblématise par un traçage de plume tiré de *Tristram Shandy* de Laurence Sterne le cheminement continu du chasseur-cueilleur itinérant ou le geste habile de l'artisan, associant étroitement attention, perception, mouvement, dextérité (figure 6). Il nous propose alors de « segmenter cette ligne en petites sections de longueurs à peu près égales » et d'enrouler chaque section à l'intérieur d'un point, de façon à obtenir, le long du même traçage dont on aura perdu le fil, une série discontinue de points séparés (figure 7).

¹⁶ Ingold, *Perception*, p. 291.

¹⁷ Ingold, *Being Alive*, p. 53.

¹⁸ Ingold, *Perception*, p. 291.

¹⁹ Ingold, *Perception*, p. 291.

²⁰ Ingold, *Being Alive*, p. xiii.

²¹ Ingold, *Being Alive*, p. 62.

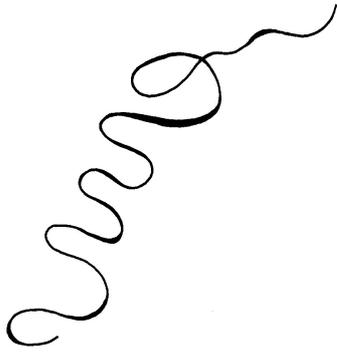


Figure 6

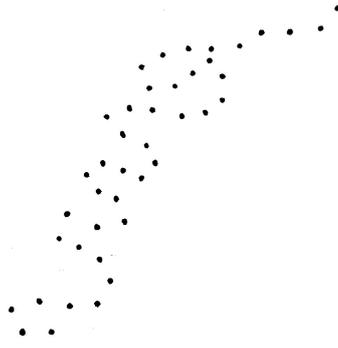


Figure 7

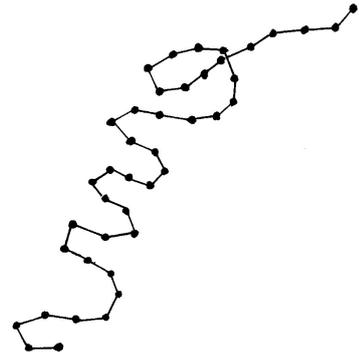


Figure 8

Cette *analyse* qui fragmente un mouvement continu pour le réduire à une série de points équidistants figure le mouvement à la fois destructeur et libérateur qui a porté la dynamique de la modernité. On le retrouve, entre mille autres exemples, chez Lavoisier qui décompose les substances en leur « premiers éléments » chimiques ; dans la chaîne de montage qui démembrer le geste de l'artisan en une succession de tâches isolables et automatisables ; dans la machine à écrire qui casse la continuité du geste graphologique pour frapper des lettres séparées à intervalles réguliers ; dans la façon dont Bergson et Deleuze comprennent la nouveauté de l'image cinématographique, faite de photographies équidistantes ; dans la digitalisation qui transforme aujourd'hui tout et n'importe quoi en une série de 0 et de 1.

La force de cette analyse tient bien entendu aux (nouvelles) recompositions qu'elle rend possibles. Tout le travail consiste à reconnecter les points qu'on a préalablement analysés, soit d'une manière qui fasse émerger de nouvelles matières, de nouvelles expériences et de nouvelles formes de vie, soit de façon à reconstituer à plus bas coût de production l'entité originelle (comme l'illustre la figure 8). Pas besoin de souligner, ni de contester les gains apportés par cette liberté et par cette puissance de recomposition. Pas besoin non plus de souligner à quel point nos modes de déplacement et de communication relèvent presque tous aujourd'hui de la connexion au coup par coup entre des points prédéterminés (gares, parkings, serveurs, spécialistes).

Une écologie des gestes

L'envers de tous les bienfaits que nous apportent l'analyse et ses recompositions secondaires, c'est une fragmentation qui rend de plus en plus difficile la continuité gestuelle qui sous-tend nos habiletés. Le cheminement n'est pas meilleur en soi que le transport ou le survol, dont il serait idiot de vouloir se passer. Le problème que pose Tim Ingold avec ses petits dessins est celui, vieux d'au moins deux siècles, de *l'atrophie des gestes* induite par l'extériorisation technologique de nos activités physiques et relationnelles. Relier des points prédéterminés peut certes s'avérer plus fiable, plus efficace ou plus profitable que tracer des lignes au fil de la main. Quelque chose se perd toutefois à ne pas mettre soi-même la main à la pâte, à passer du geste continu (*hands-on*) au programme segmenté (*digital*), à se délester sur autrui ou sur des machines de l'apprentissage d'habiletés qui exigent toujours du temps, de la patience, de l'imitation, de la répétition, de la co-présence, de l'attention et du soin – mais qui sont également porteuses de savoirs et de saveurs irremplaçables.

En tant qu'« étude de la vie des lignes », l'écologie passe par une revalorisation des gestes par lesquels nous tramons la continuité de notre existence individuée dans le tissu des pratiques collectives. Ces gestes sont autant à inventer qu'à retrouver, on en reçoit l'inspiration autant des artistes que des artisans... ou des surfeurs, comme l'illustrent les belles analyses de Gibus de Soultrait : « de la veille météorologique à la vague surfée, le surf

n'est que l'expression artistique, sportive et donc existentielle, d'un geste d'écriture veillant à répliquer à la globalité, à l'intégrité de l'océan exprimée par la houle en mouvement. Une réplique guidée par la justesse, l'authenticité d'un mouvement entendu alors par le surfeur comme une opportunité non pas tant à saisir qu'à intégrer »²². Ce sont ces gestes d'intégrité et d'intégration qui, au sein de l'enchevêtrement du monde, nous donnent notre consistance et nos vraies joies.

En route vers une nouvelle anthropologie

Malgré l'originalité et la fraîcheur de sa pensée, Tim Ingold est lui-même traversé par des lignes qui lui viennent d'ailleurs. Il reconnaît volontiers ses dettes envers Martin Heidegger, Maurice Merleau-Ponty, André Leroi-Gourhan, Henri Lefebvre, James J. Gibson ou Gilles Deleuze. À partir de cet héritage, son travail s'inscrit avec force dans la « nouvelle anthropologie » non anthropocentrée qui se trame depuis ces dernières décennies, notamment en France à travers l'anthropologie de la nature de Philippe Descola²³ et l'anthropologie des sciences et des techniques de Bruno Latour. Elle s'esquisse également, au-delà de France, à partir des travaux, anciens et actuels, de Roy Wagner, Maryline Strathern ou Eduardo Viveiros de Castro²⁴. Comment y situer la contribution de Tim Ingold, en suivant le fil de *Lines*, c'est-à-dire en essayant de tracer quelques grandes lignes de convergence et de divergence qui émanent de ces penseurs majeurs d'une anthropologie renouvelée au sommet de l'ère anthropocène ?

L'un de leurs principaux points communs réside dans leurs efforts respectifs de formuler une pensée alternative à celle qui préside au fondement même de la discipline anthropologique, et qui s'articule à partir du dualisme entre nature et culture – avec son cortège d'oppositions entre humain et non-humain, sujet et objet, individu et société. Tous ces penseurs défendent des approches pluralistes – s'accusant réciproquement de n'être pas assez pluralistes. Tous se méfient des universalismes surplombant pour s'intéresser à l'analyse de la « production même de localités, de dimensionnements et d'échelles »²⁵.

Cette lente « contre-révolution copernicienne »²⁶ se traduit chez Ingold dans la tentative de « repenser l'animé, [afin de] réanimer la pensée »²⁷. Sa vertu est de restituer pleinement la perception animique du monde en plaçant la relation au centre de l'être dont elle est constitutive, puis en mettant l'accent sur le mouvement continu des êtres et des choses qui font et qui sont le monde qu'ils habitent.

Un animisme nostalgique ?

Cette tentative de réanimation fait à la fois la force et la faiblesse de l'œuvre de Tim Ingold, selon les dires de ses co-révolutionnaires. Eduardo Viveiros de Castro remarque qu'Ingold est, avec Philippe Descola, « sans doute l'anthropologue qui a fait le plus pour remettre en cause les partages ontologiques englobants de notre tradition intellectuelle, en

²² Gibus de Soultrait, *L'entente du mouvement. Esquisses d'une résistance 1 et 2 (1989-2000) et L'opportunité. Esquisses d'une résistance 3 (2009-2011)*, republiés en un seul volume Anglet, Éditions Surf aidant/Vent de terre, 2011, p. 13-14. On pourrait lire l'ensemble de ces textes décrivant l'expérience du surf et ses implications ontologiques comme un admirable approfondissement concret et sensitif, des thèses de Tim Ingold.

²³ Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005

²⁴ Roy Wagner, *The Invention of Culture*, Chicago University Press, 1975; Maryline Strathern, *The Gender of the Gift*, Berkeley, University of California Press, 1988; Eduardo Viveiros de Castro, *Métaphysiques cannibales*, Paris, PUF, 2009.

²⁵ Bruno Latour, *Changer de société, refaire de la sociologie* (2006), Paris, La Découverte, 2007, p. 250.

²⁶ Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, Paris, La Découverte, 1991, p. x

²⁷ Ingold, *Being Alive*, p. 67.

particulier celui qui sépare l'« humanité » de l'« environnement » ». Il l'accuse cependant d'entretenir une « dette systémique envers la phénoménologie »²⁸.

Descola, pour sa part, situe la pensée d'Ingold du côté de l'animisme qui constitue – avec le naturalisme, l'analogisme et le totémisme – l'une des quatre grandes matrices ontologiques mises en œuvre par les divers collectifs humains, avec le concours des non-humains. Ce qu'il lui reproche n'est pas tant d'être animiste que de faire de l'animisme notre (seule) planche de salut : « Manifeste au plus haut point chez les chasseurs-cueilleurs, cette « ontologie de l'habiter » (*ontology of dwelling*) n'est en rien leur apanage ; selon Ingold, elle exprimerait la condition humaine avec plus de justesse que son alternative, l'ontologie occidentale, et son postulat initial d'un esprit détaché du monde. Autrement dit, l'ontologie des chasseurs-cueilleurs serait la vraie, adéquate au réel, compte-rendu fidèle de la complexité de l'expérience des existants, à la différence des constructions laborieuses des modernes, fourvoyés dans l'analytique des dualismes et la multiplicité des médiations entre le sujet et l'objet »²⁹.

Cette posture serait intenable sur le plan anthropologique, car elle se contente d'« inverser le préjugé ethnocentrique » : après l'universalisme naturaliste des modernes, Ingold en appellerait à un universalisme animiste, dont il n'y aurait guère mieux à espérer ! La critique de Descola touche juste : on voit souvent affleurer dans *Lines* un intégrisme de la courbe qui laisse très peu de place aux lignes droites composant aujourd'hui nos sociétés modernes, aux géométries trop peu variables. N'est-ce pas d'une paradoxale orthodoxie de la courbe dont est victime Ingold lorsqu'il affirme par exemple que « la linéarisation ne marque pas la naissance de la ligne, elle signe son arrêt de mort »³⁰ ?

On peut parfaitement profiter de la lecture d'Ingold sans partager aucune nostalgie du bon vieux temps de la cueillette ou de l'artisanat : même si le TGV me déplace sur le mode du transport, je peux très bien, assis dans mon wagon, cheminer sur le mode itinérant du chasseur-cueilleur à l'intérieur des pages du livre que j'y lis. Ingold ne nous pousse jamais à « condamner la technique », mais à reconsidérer nos pratiques : certains modes de lecture relèvent du transport (je consulte la table des matières et je saute directement au chapitre correspondant à mes attentes), tandis que d'autres modes de lectures relèvent du cheminement itinérant (je prête attention à tout ce que je trouve au fil des pages, sans savoir où cela me conduira).

Le monde (social) est-il plat ?

Plutôt que de s'opposer en camps ennemis ou alliés, les voix de la nouvelle anthropologie ressemblent à des fils qui tressent ensemble non seulement un changement de paradigme, mais un basculement d'ontologie – tout en s'entrecroisant incessamment sur des objets voisins. Les va-et-vient entre Tim Ingold et Bruno Latour en sont particulièrement révélateurs. Dans un dialogue truffé de jeux de mots où il se fait araignée (SPIDER) pour critiquer (avec sympathie) la théorie des acteurs-réseaux de Latour, représenté par une fourmi (ANT = Action-Network Theory), Ingold dénonce l'insuffisance de l'image du réseau, conçu comme une connexion de points, pour rendre compte de notre monde social. La toile tissée par l'araignée devient le modèle de la façon dont les humains contribuent à tramer le médium qui les fait vivre et les anime.

Les deux anthropologues sont d'accord sur le fond : de tels médiums ne sont ni de simples « environnements », qui se contenteraient de nous « entourer », ni de simples « réseaux », qui se contenteraient de nous « connecter ». Ils nous traversent constamment,

²⁸ Viveiros de Castro, *Métaphysiques cannibales*, op. cit., p. 10.

²⁹ Philippe Descola, *L'écologie des autres. L'anthropologie et la question de la nature*, Versailles, éditions Quae, 2011, p. 65

³⁰ Ingold, *Lignes*, p. 196.

nous pénètrent, nous animent, nous dynamisent – ils nous *constituent* par le maillage des lignes qu'ils tracent à travers nous, le long de nos pratiques. Il est aussi juste de dire que ces médiums nous habitent (ou nous *hantent*) que de dire que nous les habitons.

En insistant à parler de lignes et en prenant comme exemple de medium la toile d'araignée, Ingold se rapproche de l'artifice méthodologique revendiqué par Latour, qui nous invite à saisir le social sans qu'on ait besoin de le remettre dans un quelconque « contexte extérieur », sans qu'on le clive en micro/macro local/global, selon des échelles qui sont toujours hiérarchisantes : « Pour filer la métaphore topographique, tout se passe comme si nous devions reproduire dans la théorie sociale le merveilleux livre *Flatland*, qui s'efforce de nous faire vivre, nous qui sommes des animaux en trois dimensions, dans *un monde bidimensionnel uniquement constitué de lignes* : aussi étrange que cela puisse sembler, nous devons, en théorie sociale, croire à la théorie de la Terre Plate ! C'est la seule façon de voir comment les dimensionnements sont produits et comment ils sont maintenus »³¹.

Derrière ce dialogue, c'est le rapport à la politique, et en particulier aux inégalités, qu'on pourrait questionner à la lecture de la nouvelle anthropologie. Tim Ingold fait remarquablement peu de cas des hiérarchies et des autres inégalités qui traversent les sociétés humaines de bout en bout, comme si elles étaient déjà tracées en pointillés – ou intrinsèques à la ligne droite. Comment penser la domination à partir d'une écologie des lignes ? Comment comprendre l'exploitation à partir d'une ontologie du tissage ? Comment penser les conflits sociaux en termes de cheminement ?

À force de nous appeler à tramer l'« humanité » au sein de son « environnement », ces penseurs nous aident à dépasser des clivages qui menacent notre survie collective. À force de mettre en lumière nos enchevêtrements, ils nous font mieux sentir les solidarités qui nous unissent les uns aux autres. La vie sociale n'en est pas pacifiée pour autant : nos maillages sont faits de nœuds de pouvoirs où tous les fils ne sont (malheureusement) pas égaux.

Yves Citton

est professeur de littérature française du XVIII^e siècle à l'université de Grenoble-3 et membre de l'UMR *LIRE* (CNRS 5611). Il a récemment publié *Zazirocratie. Très curieuse introduction à la biopolitique et à la critique de la croissance* (Paris, Éditions Amsterdam, 2011), *L'Avenir des Humanités. Économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation ?* (Paris, Éditions de la Découverte, 2010), ainsi que (aux Éditions Amsterdam) *Mythocratie. Storytelling et imaginaire de gauche* (2010). Il est co-directeur de la revue *Multitudes* et collabore régulièrement à la *Revue des Livres*.

Saskia Walentowitz

est anthropologue, chargée de recherche à l'université de Berne, Institut d'anthropologie sociale. Elle a dernièrement publié dans l'ouvrage *L'argument de la filiation aux fondements des sociétés européennes et méditerranéennes* (Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2011) et dans *Fatness and the Maternal Body. Women's Experiences of Corporality and the Shaping of Social Policy* (New York/Oxford, Berghahn Books, 2011). Elle est membre du comité de rédaction de *Tsantsa*, revue de la Société Suisse d'Ethnologie et du comité éditorial de la nouvelle revue en ligne *AnthropoChildren*.

³¹ Latour, *Changer de société, refaire de la sociologie*, op. cit. p. 250 (nous soulignons).